

Recherches sociographiques



Lucie JOUBERT (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*

Lucie Hotte

Volume 41, Number 3, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057402ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057402ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hotte, L. (2000). Review of [Lucie JOUBERT (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*]. *Recherches sociographiques*, 41(3), 586–589.
<https://doi.org/10.7202/057402ar>

Lucie JOUBERT (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Québec, Nota Bene, 2000, 288 p.

L'écriture des femmes au Québec constitue une aire d'étude des plus fécondes en critique littéraire québécoise depuis trois décennies. Si les analyses d'œuvres particulières sont assez nombreuses, celles de l'évolution de la production littéraire au féminin se font plus rares. *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)* constitue donc un ouvrage important dont l'apport à l'avancement des connaissances sur l'écriture au féminin au Québec est incontestable. Animées, d'une part, d'une volonté de saisir l'évolution de la production littéraire des femmes et, d'autre part, du désir de faire le point sur l'apport du féminisme à l'écriture des femmes, les auteures des articles de ce recueil permettent aux lectrices et aux lecteurs de prendre conscience du chemin parcouru par les écrivaines québécoises, de l'évolution des formes littéraires, de la pratique de certains genres ainsi que des préoccupations thématiques des auteures.

L'ouvrage regroupe quinze articles divisés en trois parties égales. Les articles abordent la question de l'écriture au féminin de diverses façons : certains textes cherchent à présenter de façon synthétique l'évolution d'un genre, d'un thème, d'une problématique à travers l'ensemble de la production des femmes, d'autres étudient ces questions à partir de cas particuliers qui servent à illustrer les tendances générales, enfin certains portent sur une pratique individuelle de l'écriture.

Les textes critiques sont encadrés par deux textes de création. Celui de Susanne DE LOTBINIÈRE-HARWOOD, qui ouvre le recueil, porte sur le travail de la traductrice, sur le rapport qui la lie au texte à traduire et à son auteure. La traduction est d'abord une expérience de lecture puis un « acte d'amour », comme le signale l'auteure, qui incite à vouloir traduire. En fait, la traduction ressemble à plus d'un égard à la critique littéraire : toutes deux cherchent à comprendre le texte, à en lier les fils et à témoigner du rapport, souvent amoureux, qui lie la critique ou la traductrice au texte de l'Autre. La critique féministe me semble particulièrement sensible à cette alliance entre soi et l'Autre qui naît dans l'acte de lecture. Aussi, le texte de Susanne de Lotbinière-Harwood sert d'excellente introduction au recueil.

« La femme-bilan », texte de Monique JUTEAU qui clôt le recueil, propose un regard rétrospectif sur l'écriture des femmes depuis trente ans à partir des communications présentées au colloque et publiées dans le recueil. Ce bilan poétique, « un mélange de savoir et d'imagination » (p. 266), se révèle fort saisissant et met en scène cette hybridité des formes littéraires, cet éclatement des frontières entre fiction et théorie si caractéristiques de l'écriture des femmes au Québec de 1960 à 1990.

Les textes critiques de la première partie du recueil examinent l'évolution des formes littéraires en général et plus particulièrement de la pratique de certains genres : la poésie, les genres intimes, le fantastique et « l'impureté formelle ». Louise DUPRÉ étudie, dans *Un visage appuyé contre le monde* d'Hélène Dorion, l'évolution de la pratique de la poésie par les femmes de 1970 à 1990. Deux articles portent ensuite les écrits intimes : Kathleen KELLETT-BETSOS se penche sur la question du journal intime imaginaire dans l'œuvre d'Anne Dandurand, telle qu'elle se présente dans

trois nouvelles et un roman parus entre 1988 et 1991, alors que Katherine ROBERTS étudie l'interaction entre subjectivité et société, entre discours privé et discours public dans trois textes qui empruntent la forme d'écrits intimes : *Dans un gant de fer* de Claire Martin (1965), *Lettres au Surhomme* d'Andrée Maillet (1976) et *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël (1990). Dans son article qui porte sur la littérature fantastique au féminin, Lise MORIN présente d'abord un panorama des neuf romans et treize recueils de nouvelles fantastiques écrits par des femmes entre 1960 et 1990 pour ensuite chercher à déterminer s'il existe une spécificité du fantastique féminin. Enfin, cette première partie se clôt sur un article de Lucie GUILLEMETTE, qui analyse « la tension dialectique actualisée par les discours postmoderne et féministe à partir d'un roman de Monique LaRue » (p. 91), *Copie conforme*.

Ces articles ont en commun de souligner à quel point l'écriture au féminin favorise une mise en scène du moi en relation avec l'Autre ou les Autres. Ainsi, Lise Morin démontre que, dans les textes fantastiques féminins, la logique duelle propre au roman fantastique canonique se trouve amoindrie et que les rapports entre les créatures surnaturelles et les humains, d'ordinaire présentés comme les victimes, sont moins polarisés. Elle termine en se demandant si cet état de fait ne témoignerait pas d'un début d'appropriation de l'Autre. Louise Dupré, qui note un effacement du nous collectif dans la poésie au féminin des années quatre-vingt-dix, en arrive cependant à la conclusion que cette poésie est une tentative d'échapper à la différenciation sexuelle binaire, d'explorer les ressemblances entre femmes et hommes non pas pour mettre en valeur un neutre mais plutôt pour tenter de « subvertir les limites de son propre sexe pour rencontrer l'autre » (p. 26). Même dans les écrits intimes, Kathleen KELLETT-BETSOS et Katherine Roberts remarquent l'importance des rapports à l'Autre. La première souligne que, chez Anne Dandurand, l'écriture intime, qui sert d'abord à des fins thérapeutiques, met en scène une scission entre le je-narrateur et le je-narré, faisant ainsi de soi un Autre afin de mieux s'analyser, dans une démarche qui n'est jamais destinée qu'à soi mais qui présuppose constamment un allocataire témoin de cette exploration du monde féminin. La démarche diachronique de Katherine Roberts, pour sa part, lui permet de saisir une certaine évolution dans la mise en scène de soi et du rapport à l'Autre. Si chez Claire Martin, l'expérience individuelle conduit à une théorisation de l'expérience collective des femmes, chez Andrée Maillet ce sera principalement le rapport femme-famille et femme-hommes qui sera déterminant dans la construction du moi alors que chez Francine Noël, elle note « un individualisme extrême où toute réflexion féministe est renvoyée au profit d'une nécessité de repenser l'avenir du Québec cosmopolite » (p. 62). Lucie Guillemette illustre bien comment le recours à certains procédés découlant d'une esthétique postmoderne permet au roman de Monique LaRue « de fusionner des schèmes associés à la nature féminine et d'autres relevant de la culture nord-américaine dans ses ramifications étatsuniennes » (p. 102).

Les textes de la seconde partie, qui semblent d'entrée de jeu un peu plus hétéroclites, abordent les questions de l'écriture migrante, du théâtre et de l'institution littéraire. Dans « À la croisée des chemins », Lucie LEQUIN examine, grâce à l'analyse de trois romans, deux de Monique Bosco, *Un amour maladroit* et *Le jeu des sept familles*, et le dernier de Ying Chen, *L'ingratitude*, les deux possibilités qui

s'ouvrent aux écrivaines migrantes qui doivent transiger entre la préservation de leur identité culturelle et l'adaptation à un nouveau contexte qui entraîne nécessairement des transformations identitaires. Christl VERDUYN présente une étude du thème de la folie dans l'écriture migrante, tout en soulignant qu'il ne s'agit pas là d'un thème propre aux écrivaines migrantes, mais bien un point de recoupement avec l'écriture féministe québécoise dans son ensemble. Il n'en demeure pas moins que les écrivaines migrantes abordent le thème de la folie dans une perspective particulière qui découle du fait qu'elles vivent dans un milieu culturel souvent fort différent de leur milieu d'origine. C'est dans la confrontation de ces deux univers qu'apparaît le sentiment de ne pas coïncider avec la réalité environnante. Les deux textes suivants portent sur la dramaturgie au féminin. Stéphanie NUTTING analyse *La lumière blanche* de Pol Pelletier, désignée par l'auteure elle-même comme une tragédie, afin de déterminer s'il existe un modèle tragique au féminin tandis que Lucie ROBERT examine, à partir de profils professionnels, la place qu'occupent les femmes dans le domaine de l'écriture dramaturgique. Enfin, Isabelle BOISCLAIR poursuit l'investigation de la place des femmes dans l'institution, en étudiant les lieux de publication ouverts aux femmes de 1960 à 1990.

Finalement, la troisième partie comporte des études qui s'intéressent pour la plupart à un aspect de l'œuvre d'une auteure ; seul l'article d'Anne BROWN examine un corpus en particulier – le roman des années soixante. En fait, les études publiées dans cette section sont consacrées soit à des écrivaines qui ont reçu une légitimation et un capital symbolique indéniable de l'institution littéraire, telles Gabrielle Roy et Marie-Claire Blais, soit à des écrivaines qui sont « passée[s] entre les mailles du filet » (p. 250), pour lesquelles l'institution n'a démontré qu'indifférence et / ou incompréhension, telles que Josée Yvon et Madeleine Ferron, ou qui ont désormais sombré dans l'oubli comme les romancières des années soixante. Pourtant, ce que ces études permettent de voir hors de tout doute, et cela en dépit des écarts générationnels, des choix esthétiques et des genres pratiqués, c'est que les femmes qui écrivent sont constamment confrontées à la place de la femme dans le monde : l'étude d'Anne BROWN souligne la préoccupation des romancières des années soixante pour la place accordée à la femme dans l'univers familial ; celle de Claudine POTVIN sur l'œuvre de Josée Yvon démontre comment la mise en scène du monde de la prostitution, du striptease, de la pornographie représente les rapports de force entre hommes et femmes et « remet en cause les lieux du pouvoir » (p. 210) ; celle de Lori SAINT-MARTIN explore la place faite aux femmes dans le monde de la création telle que présentée dans l'œuvre de Gabrielle Roy ; celle de Marie COUILLARD s'intéresse à l'utopie féministe dans l'œuvre de Marie-Claire Blais ; finalement, celle de Lucie JOUBERT jette un regard neuf sur l'œuvre de Madeleine Ferron et met ainsi en lumière « l'image très précise de la condition féminine » qui s'y trouve.

Après lecture de cet ouvrage collectif, force est de constater que les frontières entre les trois parties ne sont pas étanches : certains textes qui apparaissent dans une section du recueil auraient pu facilement trouver place dans une autre. Cette impossibilité de cantonner les articles dans une aire d'étude bien précise témoigne d'emblée des transformations que l'écriture des femmes a apportées aux cadres hermétiques traditionnels des genres, de l'institution et des thèmes littéraires. En fait,

l'ensemble des articles illustre combien les femmes ont chambardé les notions traditionnelles des genres, ont mis de l'avant des thèmes qui leur sont propres, ont exploré des voies d'écriture nouvelles. Ces études éclairantes nous font prendre conscience des zones d'ombre qui n'ont pas encore été explorées par la critique, de la fragmentation de la recherche sur l'écriture des femmes (certaines auteures, certains genres, certains aspects des œuvres ont bien été étudiés alors que d'autres sont continuellement passés sous silence) et soulignent que des études plus poussées de l'apport de l'écriture des femmes à l'évolution de la littérature québécoise s'avèrent nécessaires. En attendant que ces analyses soient menées, *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)* nous permet de prendre conscience de la richesse et de la diversité de l'écriture au féminin et de la trace indélébile qu'elle laisse dans le corpus littéraire québécois.

Lucie HOTTE

Département des lettres françaises,
Université d'Ottawa.

Lise LAMARCHE, *Textes furtifs. Autour de la sculpture (1978-1999)*, Montréal, Centre de diffusion 3D, 1999, 322 p. (Lieudit.)

Cet ouvrage réunit une sélection d'articles, écrits par Lise Lamarche entre 1978 et 1999, parus dans des périodiques, des catalogues d'exposition ou encore présentés, en partie ou intégralement, lors de communications. Avec *Textes furtifs*, l'auteure participe à l'écriture de l'histoire de la sculpture au Québec des années 1950 à 1990 ainsi qu'à camper son champ et ses différents acteurs. En choisissant Le Centre de diffusion 3D, maison d'édition de Serge Fisette, également directeur et rédacteur en chef de la revue *Espace Sculpture*, Lise Lamarche inaugure remarquablement une nouvelle collection d'essais consacrés à la sculpture contemporaine.

Immédiatement après les présentations de Louise Provencher et Lise Lamarche, le premier texte « Il était une fois... » (1995) donne le ton au recueil : l'auteure s'intéresse à l'art contemporain et sa position n'est pas seulement celle d'une universitaire (professeure d'histoire de l'art à l'Université de Montréal), retirée sur sa montagne d'où elle observe et dissèque le monde de l'art d'un point de vue sociologique. Les multiples lieux de publication et ses collaborations avec des artistes témoignent justement de son inscription dans le milieu artistique. Elle noue par là même deux positions et contribue à forger un « regard oblique » qui enrichit grandement l'exposition du champ de la sculpture contemporaine au Québec.

Lise Lamarche répartit ses textes en cinq sections : de l'histoire, du catalogue, « du débordement », de l'installation et de la sculpture publique ; une liste dressée à la fin de l'ouvrage restitue les premiers lieux et dates de parution. L'auteure commence donc en établissant l'année 1949 comme date inaugurale de la sculpture moderne au Québec. Elle justifie cet acte de naissance avec une étude *prosopo-*